

LES RAGAZZI

DU MÊME AUTEUR

Une vie violente, traduction de Michel Breitman, Buchet/Chastel, 1961, et Éditions 10/18, 1987.

Les Ragazzi, traduction de Claude Henry, Buchet/Chastel, 1958, et Éditions 10/18, 1985.

Romans et récits chez d'autres éditeurs

L'Odeur de l'Inde, Denoël, 1995, et Folio n° 3591, 2001.

Pétrole, Gallimard, 1995.

Actes impurs suivis d'*Amado mio*, Gallimard, 1984, et Folio n° 3879, 2003.

Théorème, Gallimard, 1978, et Folio n° 1949, 1988.

Le Rêve d'une chose, Gallimard, 1965, et L'imaginaire n° 201, 1988.

PIER PAOLO PASOLINI

LES RAGAZZI
– RAGAZZI DI VITA –

Traduit de l'italien (romanesco) et préfacé par
Jean-Paul Manganaro

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
Ragazzi di vita

© Garzanti Editore, 1955, 1988, 1996.
© 1999, 2000, 2005, 2009, Garzanti Libri.

Et pour la traduction française :
© Libella, 2016.

ISBN : 978-2-283-02872-8

PRÉFACE

Ragazzi di vita – Les Ragazzi – sort en 1955 et marque pour son auteur le début du succès et de la renommée, assortis d'un procès intenté pour pornographie. Après avoir quitté Bologne, la ville de ses études universitaires, Pasolini s'est installé définitivement à Rome en 1950, où il noue de nombreuses amitiés intellectuelles : Elsa Morante, Alberto Moravia, Laura Betti, entre autres, sont les premiers de ce cercle qui va très vite s'agrandir. Le débat culturel est très vif à cette époque, centré autour des pratiques néoréalistes en littérature et plus particulièrement au cinéma, et foisonne de présences et de réalisations multiples. Pasolini s'inscrit dans cet espace intellectuel et culturel et *Les Ragazzi* est son premier roman, sa production précédente s'étant constituée surtout autour de recueils poétiques.

Peut-on parler de roman au sens strict ? Il s'agit en effet d'une suite de récits – chacun précédé d'un titre qui le singularise – sans un unique véritable protagoniste. Nous sommes en présence d'une pluralité de personnages dont Ricetto paraît être le plus marquant, le plus suivi, mêlé tout de même à la petite foule qui l'entoure. On peut voir dans ce choix de présentation de l'œuvre un raccord possible avec la tradition

italienne de la nouvelle instaurée par Boccace. Le choix de cette forme, d'un entre-deux que l'on pourrait considérer comme « mineur », constitue déjà un choix programmatique important, partagé, en une certaine mesure, à la même époque, avec Italo Calvino.

Ragazzi di vita met en scène et ausculte un monde adolescent entièrement masculin. L'âge de ces « ragazzi », désignés par un mot générique en italien, tant il inclut de variations – entre sept et quinze ans – en fonction du sens ou de la perception contextuels, demeure, même au terme de la lecture, indéfini. Du coup, « ragazzo » n'indique pas, sinon approximativement, à quels équilibres renvoie cette désignation. Ils n'ont pas plus de prénoms que de noms, juste des surnoms qui, eux, précisent en revanche, par la langue, une assignation, une spécificité qui résume le trait essentiel par lequel ils se reconnaissent à l'intérieur de leur « être commun » : Riccetto, frisotté, Cappellone, grand chapeau, Caciotta, fromage, Ciccione, gros lard, Lupetto, louveteau, Pisciasotto, qui se pisse dessus, Roscetto, rouquin, et ainsi de suite. Cela en fait des protagonistes bien vivants, et certainement des « individuations » plutôt que des individualités. Nous sommes plongés dans un monde générique où le nom finit par n'avoir aucune valeur puisqu'il n'assure de rien, sauf peut-être au moment final, celui de la mort ; pas plus que l'âge, il ne désigne une appartenance à la famille ou à la société. C'est là un privilège des autres classes sociales, la petite et moyenne bourgeoisie ou l'aristocratie, car il énonce, dans ce cas, l'orgueil d'appartenir à une lignée. Une seule fois, dans l'épisode « Les Nuits chaudes », Lenzetta et Riccetto éprouvent cet orgueil et déclinent leur nom de famille et leur vrai prénom, quand ils sont présentés aux femmes de la famille d'Antonio : « Mastracca Claudio, Di

Marzi Alfredo », disent-ils, parce qu'ils jugent que ce moment est important.

L'affaire des *Ragazzi* est compliquée par l'adjonction de l'expression « di vita », qui recouvre elle aussi plusieurs significations, entre être au monde et être en vie, avec l'arc de toutes les variations tendues entre ces deux expressions. C'est au sens de vitalité que l'expression doit être entendue ici ; et, pourtant, pourquoi exclurait-on l'« être dans le monde » ? L'attention de l'auteur traverse les deux sens, ces deux lignes ne cessent de se composer, l'une croisant l'autre et vice versa. Il n'y a pas que la nécessité brutale de vivre dans un milieu sans issue ni solutions, il y a aussi, dévorante et puissante, l'envie de faire partie de ce qui leur est extérieur, tout en sachant qu'ils en sont bannis. Ils veulent, plus efficacement, « être dans la vie » : oui, mais laquelle ?

Ce qui est nié à ces garçons, par la condition décrite de leur existence « héroïque » affamée, ce sont l'espace et le temps, comme si ces deux éléments vitaux étaient phagocytés ou soustraits à ceux qui auraient pourtant quelque droit de les posséder, de les maîtriser. C'est bien de ça qu'ils ont faim. Il se crée ainsi un double espace et une double temporalité qui ont à voir, radicalement, non pas avec l'âge ou l'assignation historique à un destin négatif, mais avec la durée possible des vies de chacun et de ses capacités d'y vivre, de vivre, imbibés d'espace et de temps. Ce ne sont plus des existences, mais de pures vies, au sens le plus biologique, le plus animal. Leur espace se résume à celui qu'ils arrivent eux-mêmes à s'accaparer dans ce qui s'affirme comme leur domaine d'appropriation : une appropriation qui cependant n'en fait jamais une propriété. C'est pourquoi ils le sillonnent continuellement, en long, en large, en travers, comme des animaux

qui traqueraient leur gîte et leur nourriture, arpentant sans répit leur territoire. Quant au temps, c'est celui qui coule volé au jour, à la nuit, sans plus de différence, sans aucune scansion possible. Là aussi, les récits agissent comme s'ils souhaitaient effacer les marques qui ne leur appartiennent pas : ils ne sont pas plus inscrits dans une Histoire commune que dans un territoire vécu comme commun. Sauf le leur, bien entendu, mais qui est, on le voit bien, le lieu de leur extrême « marginalisation ».

Certes, Pasolini n'est pas alors le seul dont le travail s'applique à la reconnaissance de ce constat : *Sciuscìa* de Vittorio De Sica (1946) ou *Los Olvidados* de Luis Buñuel (1951), pour ne citer que deux exemples connus, avaient entamé un discours sur le monde et le statut de l'enfance visant à dénoncer des comportements et des mœurs qui allaient à l'encontre d'une libéralisation des pratiques sociales. Mais cette dénonciation s'organisait et procédait de manière pyramidale à l'intérieur d'une société répressive, désignant des coupables et des sujets offensés par la structure sociale elle-même. Le point de vue n'est plus le même ici : Pasolini n'indique quasiment jamais des individus ou des structures auxquels incomberait ou de qui dépendrait l'état des choses. Il décrit un monde nouveau en train d'être créé, qui surgit en parallèle avec l'antique cité ; parallèle, mais d'emblée à l'écart, déjà marginalisé au moment même où il semble se dresser comme « nouveau », alors qu'il s'agit d'une énième « terre désolée » où larguer les Sans-Espoirs. La résonance avec notre présent finit par être évidente, de même que devient plus clair le démarquage historique opéré par l'auteur. Car le problème est là : au moment même où l'on reconstitue le monde, on le fait sur des bases

déjà ruinées. Que cela puisse avoir lieu à Rome ne fait que renforcer ironiquement l'appréhension d'un paysage où tout se meurt : l'évidence pasolinienne ne juge pas, elle n'a que faire des fautes, des culpabilités, elle se limite à décrire, selon une formule qui lui a toujours été chère. Elle décrit le fatras, l'ordure accumulée, la boue, la sédimentation, la stratification de ce qui est rejeté par la ville et c'est dans cette mort des choses qu'on envoie vivre le sous-prolétariat.

Mais l'essentiel, pour Pasolini, n'est même pas de discuter de cet aspect des choses : anthropologiquement ou politiquement c'est trop tôt, ou c'est trop tard, une attitude dialectique serait ici impossible. Il s'en tient donc à la pure description de mécanismes qui se sont installés radicalement comme une culture appropriée, un lieu obligé qu'il faut traverser. D'où l'absence quasi totale d'éléments historicisants, à peine quelques détails : une ou deux dates traînent comme lâchées avec indifférence ou sans intérêt, et situent l'œuvre, du moins en son point de commencement, à partir de « l'été 1946 ». C'est toutefois plus en amont encore que Pasolini remonte pour raconter ces histoires, pour témoigner de ce qu'il a vu et entendu, puisqu'il transcrit dès le premier récit la présence d'Allemands qui s'attarderaient dans Rome avant cette date. C'est donc après la Seconde Guerre mondiale, après la Résistance, probablement avant le changement de l'Italie de monarchie en république : ce témoignage fait partie de sa biographie. À commencer par les lieux.

Tout semble donc se passer à Rome, mais, bien que quelques lieux historiquement reconnaissables de la ville soient souvent évoqués – Villa Borghese, Piazza del Popolo –, ce ne sont que des lieux découverts, où des sans-logis trouvent un

abri et un moment de répit dans leurs existences bouleversées et douloureuses. Les véritables lieux sont ceux de l'immense banlieue qui se bâtit à l'extérieur de la ville, sans plan du territoire et encore moins urbanistique, plus des zones que des banlieues d'ailleurs, encore que cette différence paraisse aujourd'hui très aléatoire. La description infiniment redite de ces amas de bâtisses et de gratte-ciel parcourt névralgiquement le livre, comme pour arrimer une géographie et une cartographie à ces lieux sans histoire, à ces non-lieux. Les édifices déjà existants se délabrent et tuent, les nouveaux, précocement vieillissés, ressemblent à des fourmilières, à des termitières, et leurs habitants à des grouillements de bêtes enfouies. C'est comme s'ils n'étaient habités par personne, à peine y est-on que l'envie de s'en échapper devient irrésistible et tout finit par « (se) passer » dans l'autre indéfini que sont les rues, les quartiers. Ainsi, il n'y a rien d'intimiste dans *Les Ragazzi* : tout se déroule à la belle étoile, pour la simple raison que ces intérieurs sont affectivement et culturellement invivables. À cause de la promiscuité avec l'invivable des autres et les incompréhensions générationnelles qui sont le résultat d'une misère entretenue politiquement par les pouvoirs et les mafias. Et même les rues, les routes, les bourgs, les bourgades et les quartiers ne tracent que des lignes qu'il faut arpenter de long en large, jour et nuit, pris par l'unique travail possible : voler la vie, voler matières et nourritures, tout simplement parce que le travail est, lui aussi, un imprévu indéfini.

Avec ce territoire, Pasolini dessine, le premier, un lieu essentiel, celui des « borgate » romaines, qui devient ainsi un *topos* poétique. C'est une invention puissante, parce qu'elle va déplacer toute la condition de l'inspiration néoréaliste de la

campagne ou de la petite bourgeoisie qui en étaient les protagonistes essentiels vers cette situation démographique et créatrice nouvelle. Un immense *no man's land* dont les éléments majeurs sont la boue trempée par les pluies ou desséchée par le soleil, l'asphalte rongé, les amas et les monceaux d'ordures qui le parent irrémédiablement. Le premier à avoir sans doute profité de cette invention de Pasolini, de cette poétique du lieu déshumanisé, est Fellini, qui en découvre la puissance plastique surtout dans *Les Nuits de Cabiria*, dont Pasolini fut le coscénariste, avant d'en reprendre le motif dans les films où Rome joue en protagoniste. Un décor dont Pasolini se servira d'ailleurs lui aussi dans plusieurs de ses films, d'*Accattone* à *Mamma Roma*, à *La Ricotta*.

Toutefois il ne s'agit pas pour Pasolini de témoigner pour la Ville Morte bien qu'Éternelle, mais d'aller chercher la vie, la vitalité, là où elle se niche sans se cacher. Et il se soucie moins de donner la parole à ce peuple qu'un corps à travers lequel exprimer quelque chose de lui, sa simple existence, sa puissance de vie, dans un espace et un temps où tout geste, même mécanique, devient consubstantiel à l'individualité qui le porte, qui le fait sien dans un apprentissage du corps terriblement rapide et cruel.

Ces corps – ils sont peut-être beaux, mais il y a toujours quelque chose en eux qui les fait ressembler au territoire dévasté qu'ils hantent –, ces corps qu'on devine massifs ou menus s'agitent en tout sens, se glissent dans n'importe quel recoin, passent à travers grilles et grillages, traînent charrettes et chariots, par n'importe quel temps, font battre leur vie qui devient spirituelle à travers ces pulsations a priori insignifiantes mais dont la vibration crée le vacarme inouï de

la vie. Les jours et les besognes prolifèrent sans transition, le temps est une fièvre constante, harcelante, qui ne laisse presque jamais de répit et presque par hasard, tant le hasard n'a rien à voir ici avec un destin, une destinée. C'est entre autres de cela que ces gamins sont exclus : du possible, de toute utopie. Même l'amitié entre eux est une donnée culturelle incon(s)istante, elle dure peu, elle s'affirme souvent au moment où l'on meurt, elle est davantage du compagnonnage que de l'amitié, mais elle est pourtant vitale. Dans ces conditions, la seule définition possible est la violence, non pas celle qui pousse à se casser la gueule ou à voler, mais la violence de l'esprit qui fait violence à la vie, à tout ce qu'elle a de cruel ou d'implacable. La dernière mort de l'œuvre, dans le dernier récit, traitée avec une cruauté amoureuse impassible, est exemplaire de cet état des choses.

Tout comme Rome, le Tibre n'est pas là. L'endroit où alléger le poids des peines est l'Aniene, un affluent du Tibre, une rivière dont le parcours est ici campé entre quelques pylônes en béton, des détritrus, une ancienne usine d'eau de Javel, des berges où des vieux roseaux et des buissons desséchés par un soleil brutal servent de cadre à la baignade et aux plongeons. C'est parmi les ordures et dans la vase qui implacablement leur collent à la peau que les garçons se baignent. Mais cet endroit est aussi celui où cette détente se mue en quelque chose de très beau et puissant : le chant. Tous les gamins, ou presque, y font des projets autour de la ville, des plus innocents aux plus dangereux, promenades, coucheries, bordels, tripots où mettre en jeu le désespoir, acheter quelques vêtements. Mais surtout ils chantent avec de belles voix et des chansons à la mode, où il faut du « sentiment », comme disent les Napolitains ; la chanson est alors l'un des rares traits

qui les relie au monde commun, les fait finalement coexister dans un monde commun. Et entraîne cette culture dans sa fuite vers un espace plus au sud, de Rome vers Naples, vraie matrice de toute suburbanité occidentale.

C'est une vie consubstantiellement « pure » qui nous est montrée, pureté de la vitalité dans la violence de la vie. La langue excarne et incarne, tour à tour, elle fait ressortir l'alchimie de cette biologie à l'œuvre. Ce n'est plus le récit qui porte l'histoire : les « effets » récitatifs sont en effet très peu nombreux – même quand ils sont choquants, et ils le sont chaque fois que la mort nous est relatée – et ils sont fulgurants, tels des éclairs. Ils fonctionnent comme autant de « révélations », de raptus exaltés d'actes et de gestes qui garderaient secrète leur mystérieuse puissance : alors que le premier récit s'achève sur l'épisode du sauvetage par Ricetto de la vie d'une hirondelle, le dernier décrit l'impossibilité factuelle qui se heurte à sa volonté de sauver celle de l'enfant qui va être englouti par le fleuve. Si la vie est une « passion », elle a besoin de ses stations pour être décrite.

C'est donc par la langue que Pasolini incarne les différents personnages, par des dialogues directs qui collent à la peau de ses protagonistes, dans un dialecte romain assez pauvre et répétitif, peu de mots et peu de gestes pour aller à l'essentiel de ce qui est. Quelques années plus tôt, C. E. Gadda avait entrepris sa monumentale expérimentation plurilinguistique avec l'écriture de *L'Affreux Pastis de la rue des Merles*, paru dès 1946 dans la revue *Letteratura*, que Pasolini devait certainement connaître. Ce voyage que l'un et l'autre entreprennent dans une langue qui n'est pas « maternellement » la leur marque le point de rupture ou de crise du rendu néoréaliste.

Comme dans la leçon gaddienne, le système des nombreuses métaphores pasoliniennes – où, entre autres, la lune peut être « apeurée, grosse comme un bidon, empoussiérée, de la barbe à papa » –, s'écarte des clichés : et la représentation du monde extérieur en sort bouleversée.

Quant à la narration en soi, l'italien y est assez largement contaminé par le dialecte, mais ne joue jamais sur les variations infinies ou possibles de la langue. Les expressions y sont très répétitives, et la répétition, savamment orchestrée, s'incarne dans chacun de ces êtres et dans chacune des situations, quasiment indifférenciées. Elle fonctionne du coup comme une sorte d'apprentissage des stratégies de survie, suggérant que Pasolini désirait avant tout autre public être lu par ceux-là mêmes dont il parle.

C'est comme si l'écriture se faufilait à l'intérieur de ces vies et qu'elle les déployait avec leurs propres mots, leurs propres syntagmes, leurs images, leurs cadences, où la virgule suivie d'une conjonction ne sépare pas, mais énumère, un par un, gens, gestes, noms et situations de cette répétition martelée que sont l'espace et le temps de l'action. Et toujours, encore, une joie vitale, face aux blessures de toutes sortes :

Depuis mon enfance, depuis mes premières poésies en dialecte du Frioul, jusqu'à la dernière poésie en italien, j'ai utilisé une expression tirée de la poésie régionale : *ab-gioia*. Le rossignol qui chante *ab-gioia*, de joie, par joie... Mais *gioia*, dans le langage d'alors, avait une signification particulière de raptus poétique, d'exaltation, d'euphorie poétique. Ce mot est peut-être l'expression-clé de toute ma production. J'ai écrit pratiquement *ab-gioia*. En dehors de toutes mes déterminations et explications culturelles. Le signe qui a dominé toute ma production est cette

LES RAGAZZI

sorte de nostalgie de la vie, ce sens de l'exclusion qui n'enlève pas l'amour de la vie, mais l'accroît¹.

JEAN-PAUL MANGANARO

1. Citation extraite du film-documentaire de Jean-André Fieschi, *Pasolini l'enragé*, 1966, dont le texte est publié dans *Pasolini cinéaste, Cahiers du Cinéma*, numéro hors série, 1982, p. 50. Le mot « individuation » est emprunté à Giorgio Passerone.

I

LE FERROBÉTON

Et sous l'monument de Mazzini...

Chanson populaire

C'était une très chaude journée de juillet. Riccetto, qui devait faire sa première communion et sa confirmation, était déjà levé à cinq heures ; mais pendant qu'il descendait via Donna Olimpia dans ses pantalons longs gris et sa chemise blanche, plus qu'à un communiant ou à un soldat du Christ, il ressemblait à un gamin qui s'en va draguer tout fringant le long des quais du Tibre. En compagnie de garçons pareils à lui, tous habillés de blanc, il descendit jusqu'à l'église de la Divina Provvidenza, où à neuf heures Don Pizzuto lui donna la communion et à onze heures l'évêque le confirma. Riccetto était pourtant pressé de se débîner : de Monteverde jusqu'à la gare de Trastevere on n'entendait qu'un même bruit continu de voitures. On entendait les klaxons et les moteurs qui poussaient dans les montées et les virages, remplissant la périphérie déjà brûlée par le soleil du premier matin d'un

vrombissement assourdissant. Dès que le petit sermon de l'évêque fut terminé, Don Pizzuto et deux ou trois jeunes clercs emmenèrent les garçons dans la cour du patronage pour les prendre en photo : l'évêque marchait parmi eux en bénissant les parents des garçons qui s'agenouillaient sur son passage. Riccetto bouillait sur place, là, au milieu des autres, et décida de plaquer tout le monde : il traversa l'église vide, mais sur le seuil il rencontra son parrain qui lui dit :

– Hé, toi, où c'que tu vas ?

– Chez moi, j'vais, fit Riccetto, j'ai faim.

– Viens chez moi, hein, fils de pute, cria le parrain derrière lui, y a l'déjeuner.

Mais Riccetto, sans l'écouter, s'éloigna en courant sur l'asphalte qui bouillait au soleil. Tout Rome n'était qu'un même vrombissement : seulement là, en haut, régnait un silence aussi chargé qu'une mine. Riccetto alla se changer.

De Monteverde aux Granatieri le chemin est court : il suffit de traverser le Prato, et de couper au milieu des petits immeubles en construction autour du boulevard des Quattro Venti : des avalanches d'ordures, des maisons encore en chantier et déjà en ruine, de grands déblais boueux, des talus pleins de saletés. Via Abbate Ugone était à deux pas. La foule descendait en masse les petites rues tranquilles et goudronnées de Monteverde Vecchio en direction des Gratte-ciel : on apercevait déjà des colonnes sans fin de camions, entremêlées de camionnettes, de motocyclettes, d'autos blindées. Riccetto s'embarqua dans la foule qui se jetait vers les magasins.

Le Ferrobéton était là, en bas, comme une immense cour, une prairie clôturée, au creux d'une petite vallée, de la taille d'une place ou d'un marché à bestiaux : le long de l'enclos rectangulaire des portes s'ouvraient : d'un côté des maisonnettes

en bois alignées, de l'autre, les magasins. Riccetto traversa avec le troupeau humain le Ferrobéton dans toute sa longueur, au milieu de la foule hurlante, et parvint devant une des petites maisons. Mais il y avait là quatre Allemands qui ne laissaient passer personne. À côté de la porte, il y avait une petite table renversée : Riccetto la chargea sur son dos et courut vers la sortie. À peine dehors, il rencontra un jeune homme qui lui dit :

– Qu'esse tu fais ?

– J'l'emporte chez moi, j'l'emporte, répondit Riccetto.

– Vins 'vec moi, couillon, qu'on va s'prendre les meilleurs trucs.

– J'arrive, dit Riccetto – il lâcha la petite table et un quidam qui passait par là la prit.

Il entra avec le jeune homme dans le Ferrobéton et s'y enfonça jusqu'aux magasins : là, ils prirent un sac de cordages. Le jeune homme dit :

– Vins là, colle-toi les clous.

Ainsi, entre les cordages, les clous et le reste, Riccetto fit cinq voyages aller-retour via Donna Olimpia. En plein début d'après-midi et sous un soleil de plomb, le Ferrobéton continuait à être envahi de gens qui, en compétition avec les camions dévalant vers Trastevere, Porta Portese, l'Abattoir, San Paolo, s'employaient à assourdir à qui mieux mieux l'air embrasé. Au retour du cinquième voyage Riccetto et le jeune homme aperçurent près de la clôture, entre deux maisonnettes, un cheval et sa charrette. Ils s'approchèrent pour voir s'ils pouvaient risquer le gros coup. Entre-temps Riccetto avait découvert dans une autre maison un dépôt d'armes et s'était passé une mitraillette en bandoulière et deux revolvers à la ceinture. Ainsi, armé jusqu'aux dents il sauta sur le cheval.

Survint un Allemand qui les chassa de là.

Pendant que Riccetto voyageait de haut en bas entre Donna Olimpia et les magasins avec les sacs de cordages, Marcello était resté avec les autres gars dans le bâtiment du Buon Pastore. La vasque fourmillait de gamins qui se baignaient en faisant du tapage. Tout autour, d'autres gosses jouaient avec un ballon dans les prés sales.

Agnolo demanda :

– Où qu'est Riccetto ?

– S'est allé faire sa communion, s'est allé, cria Marcello.

– Qu'il s'aille s'faire foutr' ! dit Agnolo.

– Qu'y doit être à déjeuner chez l'parrain, ajouta Marcello.

Là-haut, à la vasque du Buon Pastore, on ne savait encore rien. Le soleil tapait en silence sur la Madonna du Riposo, Casaletto et, derrière, Primavalle. En revenant du bain ils passèrent par le Prato, où il y avait un camp allemand.

Ils se postèrent en observation, mais un side-car passa par là, et l'Allemand hurla aux gars : « *Rausch*, zone insalubre. » Non loin, il y avait l'Hôpital Militaire.

– Qu'ess'on en a à foutr' ? cria Marcello – entre-temps la moto avait ralenti, l'Allemand était descendu du side-car et il flanqua à Marcello une de ces tartes, qui lui fit faire un demi-tour sur place.

Les lèvres tout enflées, Marcello fit volte-face comme un serpent et, dégringolant avec ses copains le long du talus, lui lança un « prout » avec la bouche : au bout de leur fuite, riant et hurlant, ils tombèrent juste devant la grande caserne. Là, ils rencontrèrent d'autres copains.

– Qu'esse vous faites ? leur dirent-ils, tout sales et dépe-naillés.

– Pourquoi ? demanda Agnolo, qu'esse y a à faire ?

– Allez au Ferrobéton, si vous voulez voir quelque chose. Ils y allèrent en courant et à peine arrivés ils se dirigèrent aussitôt au milieu du tintamarre vers l'atelier de mécanique.

– On s'démonte l'moteur, cria Agnolo.

Mais Marcello qui était sorti de l'atelier de mécanique se retrouva seul au milieu de la pagaille, devant la fosse à goudron. Il allait tomber dedans, et s'y noyer comme un Indien dans les sables mouvants, quand il fut arrêté par un cri : « Hé, Marcè, gaffe, Marcè ! » C'était c'te fils de pute de Riccetto avec d'autres copains. Il partit en vadrouille avec eux. Ils entrèrent dans un magasin et firent main basse sur des boîtes de graisse, des sangles et de la ferraille. Marcello en ramena chez lui un demi-quintal et jeta la marchandise dans une petite cour pour que sa mère ne puisse pas la découvrir tout de suite. Il n'était pas rentré chez lui depuis le matin : sa mère le tabassa.

– Où qu't'étais, saloperie, lui criait-elle en le cognant.

– Suis allé m'baigner, suis allé, disait Marcello, qui était 'n peu tordu, et maigre comme un clou, en essayant de parer les coups.

Puis arriva son frère, plus costaud que lui, et il vit le dépôt dans la courette.

– Andouille, lui cria-t-il, il s'met à voler c'te marchandise, c'te fils d'pute.

Alors Marcello redescendit au Ferrobéton avec son frère, et cette fois-là ils prirent des pneus de voitures dans un wagon. Le soir tombait déjà et le soleil était plus chaud que jamais : le Ferrobéton était maintenant plus bondé qu'une foire, pas moyen de faire un pas. De temps à autre quelqu'un criait : « Cours, vite, y a les Allemands », pour faire fuir les autres et tout voler seul.

Le jour suivant Ricchetto et Marcello, qui y avaient pris goût, descendirent ensemble à la Caciara, les Marchés Généraux qui étaient fermés. Tout autour allait et venait une grande masse de gens et des Allemands, qui marchaient de long en large en tirant en l'air. Mais plus que les Allemands, ceux qui bloquaient l'entrée et qui cassaient les c..., c'étaient les Apai¹. La foule cependant grandissait de plus en plus, faisait pression contre les grilles, gueulait, hurlait, pestait en disant « qu'ils s'aillent s'crève ». L'assaut fut lancé et même ces salopards d'Italiens laissèrent tomber. Les rues autour des Marchés étaient noires de monde, les Marchés vides comme un cimetière, sous un soleil qui les érodait : dès qu'on ouvrit les grilles, ils se remplirent en un clin d'œil.

Aux Marchés Généraux il n'y avait plus rien, pas même un trognon de chou. La foule se mit à envahir les magasins, sous les hangars, dans les dépôts, car elle ne pouvait se résigner à s'en aller les mains vides. Enfin, un groupe de jeunes hommes découvrit une cave qui paraissait pleine : on voyait à travers les grillages des entassements de pneus et de tuyauterie, de toiles cirées, de bâches et, sur les rayonnages, des meules de fromage. Aussitôt le bruit se répandit : cinq ou six cents personnes se ruèrent derrière le groupe de tête. La porte fut défoncée, et tous se jetèrent à l'intérieur, en s'écrasant. Ricchetto et Marcello étaient au milieu. Ils furent avalés par le remous de la foule, sans presque toucher le sol avec leurs pieds, à travers la porte. On y descendait par un escalier en colimaçon : la foule poussait par-derrière, et quelques femmes

1. Probable confusion de Pasolini avec P.A.I. : Polizia Africa Italiana, Police Afrique Italienne, un corps de police fondé en 1936 en Éthiopie, avec des officiers italiens et éthiopiens, dont l'école de formation se trouvait à Tivoli ; ce corps de police fut installé à Rome après l'armistice de 1943 [NdT].

hurlaient à moitié étouffées. L'escalier en colimaçon débordait de monde. Une rampe en fer, mince, céda, se cassa, une femme tomba en hurlant et alla battre de la tête tout au fond contre une marche. Ceux qui étaient restés à l'extérieur continuaient à pousser. « Elle est morte », cria un homme au fond de la cave. « Elle est morte », se mirent à hurler des femmes épouvantées ; il était impossible d'entrer ou de sortir. Marcello continuait à descendre l'escalier. En bas, il sauta en enjambant le cadavre, se précipita dans la cave et remplit de pneus un grand sac en même temps que les autres jeunes prenaient tout ce qu'ils pouvaient. Riccetto avait disparu, peut-être était-il ressorti. La foule s'était dispersée. Marcello enjamba de nouveau la femme morte et courut chez lui.

Au Ponte Bianco des miliciens l'arrêtèrent et lui prirent ses affaires. Mais sans s'éloigner de là il se mit à l'écart, découragé, avec son sac vide. Peu après Riccetto remonta lui aussi au Ponte Bianco depuis la Caciara.

– Et alors ? lui fit-il.

– J'm'étais pris les pneus et là qu'ils m'l'ont raflés, répondit Marcello, la mine sombre.

– Mais c'qu'y s'y font là, c'té couillons, pourquoi qu'y s'occupent pas d'eux conneries ! cria Riccetto.

Derrière le Ponte Bianco il n'y avait pas de maisons mais une immense zone de construction au fond de laquelle, autour du sillon du boulevard des Quattro Venti, aussi profond qu'un torrent, s'étalait Monteverde plein de chaux. Riccetto et Marcello s'assirent sous le soleil dans un pré, noir et pelé, pour regarder les Apai en train de couillonner les gens. Mais au bout d'un certain temps arriva au pont le groupe des jeunes hommes avec leurs sacs remplis de fromages. Les Apai se préparaient à les arrêter, mais les autres leur firent face, ils se

mirent à se bagarrer méchamment avec de telles mines que les Apai pensèrent qu'il valait mieux laisser tomber : ils abandonnèrent leurs affaires aux jeunes hommes, et rendirent même à Marcello et aux autres qui s'étaient rapprochés, l'air méchant, tout ce qu'ils leur avaient volé. Bondissant de joie et calculant ce qu'ils allaient gagner, Riccetto et Marcello s'acheminèrent vers Donna Olimpia. Tous les autres se dispersèrent aussi. Au Ponte Bianco, avec les Apai, ne resta plus que l'odeur des saletés chauffées par le soleil.

* * *

Un samedi, sur le terre-plein en terre battue au pied du Monte di Splendore, une bosse de deux ou trois mètres qui entravait la vue de Monteverde et du Ferrobéton et, à l'horizon, la ligne de la mer, alors que les gamins en avaient désormais marre de jouer, quelques jeunes plus âgés s'installèrent sous le but, un ballon entre les pieds. Ils formèrent un cercle et commencèrent à dribbler, frappant le ballon avec le cou-de-pied, de façon qu'il glisse à ras de terre, sans effet, avec de beaux petits coups secs. Ils furent bientôt tous inondés de sueur, mais ils ne voulaient pas enlever leurs vestons du dimanche ou leurs pull-overs en laine bleue rayés de noir ou de jaune, pour rester en accord avec l'air de pas y toucher et rigolard avec lequel ils s'étaient mis à jouer. Mais comme les gamins là autour auraient peut-être pu penser que, jouer sous ce soleil habillés de la sorte, ça tournait au fanatisme, ils riaient et se moquaient d'eux-mêmes, de manière pourtant à ôter aux autres toute envie de plaisanter.

Entre les dribbles et les pauses ils bavardaient un peu.

– Merd’alors, c’que t’es mollasson ‘jourd’hui, Alvà ! cria un basané, aux cheveux trempés de brillantine. É femmes, dit-il ensuite, faisant un retourné.

– *Vaffanc...*, lui répondit Alvaro, – avec son visage tout en os, qui semblait tout cabossé, et une si grosse tête qu’un pou serait mort de vieillesse avant d’en avoir fait le tour.

Il tenta une finesse en frappant le ballon avec le talon, mais ne réussit qu’un loupé, et le ballon roula loin vers Riccetto et les autres, étalés et débraillés sur l’herbe sale.

Agnolo, le rouquin, se leva et sans se hâter relança le ballon vers les jeunes hommes.

– Veut pas s’gâcher, dis, – cria Rocco en parlant d’Alvaro, – ce soir faut s’coller les quintaux.

– Y vont pour d’la tuyauterie, dit Agnolo aux autres.

À cet instant, les sirènes de trois heures sonnèrent au Ferrobéton et aux autres usines plus loin, en bas, vers le Testaccio, le Port, San Paolo. Riccetto et Marcello se levèrent et sans rien dire à personne s’en allèrent par via Ozanam, puis tout flemmards, sous la canicule, ils se rendirent à pied jusqu’au Ponte Bianco, s’accrocher au bus 13 ou au 28. Ils avaient commencé avec le Ferrobéton, ils avaient continué avec les Américains, et maintenant ils se tapaient le ramassage des mégots. Il faut dire que Riccetto avait travaillé quelque temps : il avait été employé au service des camionnettes par un type de Monteverde Nuovo. Mais il avait fini par rafler un demi-sac au patron qui l’avait envoyé balader. Aussi passaient-ils leurs après-midi à ne rien faire, à Donna Olimpia, sur le Monte de Casadio, avec les autres garçons qui jouaient sur la petite bosse jaunie par le soleil, et plus tard avec les femmes qui venaient y étendre leur linge sur l’herbe brûlée. Ou bien ils allaient jouer au ballon là, sur le terrain vague entre les

Gratte-ciel et le Monte di Splendore, au milieu d'une multitude de garçons qui jouaient dans les petites cours envahies par le soleil, sur les prés desséchés, le long de via Ozanam ou de via Donna Olimpia, devant l'école primaire Franceschi bondée de réfugiés et d'expulsés.

Au Ponte Garibaldi, quand Riccetto et Marcello y arrivèrent en s'cabriolant des tampons du tram, tout était vide sous le soleil africain : mais sous les pylônes, le Ciriola fourmillait de baigneurs. Riccetto et Marcello, seuls sur le pont, le menton sur le parapet en fer brûlant, s'attardèrent un bon bout de temps à regarder les gens de la rivière qui prenaient le soleil sur la barge, ou jouaient aux cartes, ou nageaient un brin au fil de l'eau. Plus tard, après s'être un peu disputés sur l'itinéraire, ils s'agrippèrent au vieux tram à moitié vide qui, grinçant et raclant, allait vers San Paolo. Ils descendirent à la gare d'Ostie, marchèrent tête baissée entre les tables des bars, près du kiosque à journaux et des étals ou entre les passerelles de la billetterie pour ramasser des mégots. Mais ils en avaient déjà marre ; la chaleur leur coupait le souffle, et encore heureux qu'il y eût ce petit air qui venait de la mer.

– Hé, Riccè, fit Marcello à demi enragé, pourquoi qu'on irait pas s'baigner nous qu'aussi ?

– Et 'llons-y donc, fit Riccetto avec une moue de travers en haussant les épaules.

Derrière le Parc Paolino et la façade d'or de San Paolo, le Tibre coulait au-delà d'une grande berge pleine de pancartes : il était vide, sans établissements, sans bateaux, sans baigneurs, et à droite il était tout hérissé de grues, d'antennes et de cheminées, avec le gazomètre énorme contre le ciel, et tout le quartier de Monteverde, à l'horizon, au-dessus des escarpements pourris et brûlés, avec ses vieilles petites villas comme

autant de petites boîtes évanouies dans la lumière. Là, juste en dessous, se dressaient les pylônes d'un pont jamais bâti avec autour une eau sale qui formait des tourbillons ; la rive vers San Paolo était couverte de roseaux et de broussailles. Riccetto et Marcello s'y faufilèrent en courant et arrivèrent sous le premier pylône, au bord de l'eau. Mais ils se baignèrent vers la mer, un demi-kilomètre plus loin, là où le Tibre amorçait une longue courbe.

Riccetto était allongé tout nu dans les mauvaises herbes, les mains sous la nuque et les yeux en l'air.

– T'as jamais été à Ostie ? demanda-t-il tout d'un coup à Marcello.

– Va t'crève, répondit Marcello, quoi, t'sais pas qu'j'y suis né ?

– Merd'alors, fit Riccetto le toisant avec une grimace, tu m'l'avais pas dit, tu sais !

– Et alors ? fit l'autre.

– T'es déjà allé en bateau au milieu d'la mer ? demanda Riccetto, curieux.

– Pardi, fit Marcello, sournois.

– Et jusqu'où ça ? reprit Riccetto.

– Merd'alors, Riccè, dit Marcello tout content, que d'choses tu veux savoir ! Et qui s'en souvient ! J'avais pas mêm' trois ans, j'avais !

– J'crois qu'en bateau t'es allé 'tant qu'moi, hé balourd ! fit avec mépris Riccetto.

– J't'emm..., répliqua promptement l'autre, j'y allais tous les jours sur l'gros bateau à voiles d'l'oncle !

– Mais *vaffanc*..., va ! fit Riccetto faisant claquer sa langue. Hé, les roonces ! fit-il ensuite, regardant l'eau, les roonces !

À la surface du courant passaient des débris, une caisse pourrie et un pot de chambre. Riccetto et Marcello s'approchèrent du bord du fleuve, d'un noir d'huile.

– Qu'esse j'aimerais faire 'ne balade en bateau ! dit Riccetto d'un air affligé, regardant la caisse qui s'en allait vers son destin, se balançant au milieu des ordures.

– Hé, tu sais pas qu'au Ciriola qu'on peut s'louer 'n bateau ? dit Marcello.

– Oui, et qui nous pass' l'fric, fit Riccetto, assombri.

– Hé, couillon, on va nous qu'aussi aux tuyauteries, qu'esse t'en as à foutre ! dit Marcello, tout enflammé par son idée ; Agnoletto s'est déjà trouvé 'ne pompe à pneus.

– Hé, toi, fit Riccetto, c'est bon pour moi !

Ils restèrent là jusqu'à tard, allongés sur leurs caleçons durcis par la poussière et la sueur : du reste, à quoi bon faire l'effort de partir. Tout autour c'était rempli de fourrés et de roseaux secs ; mais sous l'eau il y avait plein de gravier et de la caillasse. Ils s'amuserent à lancer des cailloux à la surface de l'eau et même, lorsqu'ils décidèrent enfin de s'en aller, ils continuèrent, à moitié dévêtus, à les lancer en l'air, vers l'autre rive ou contre les hirondelles qui effleuraient la surface du fleuve.

Ils lançaient aussi de pleines poignées de gravier, en criant et en rigolant : les petits cailloux retombaient partout autour sur les fourrés. Mais tout à coup ils entendirent un cri, comme si quelqu'un les appelait. Ils se retournèrent et dans la pénombre, non loin de là, ils virent un Noir, à genoux dans l'herbe. Riccetto et Marcello, qui avaient tout de suite compris la situation, se taillèrent, mais dès qu'ils furent à une certaine distance, ils prirent une autre poignée de gravier et la jetèrent vers les buissons.

Alors, les nichons à moitié à l'air, noire de rage, la pute se redressa, et se mit à leur hurler dessus.

– Mais tais-toi donc, cria sardonique Riccetto, les mains en entonnoir, qu'tu cacardes comm' l'oie, sale dégueulasse !

À ce moment-là le Noir se dressa comme un fauve et, tenant d'une main son pantalon et de l'autre un couteau, il se mit à leur courir après. Riccetto et Marcello se débinèrent en criant au secours, à travers les buissons, vers les berges, escaladant la pente : parvenus au sommet, ils se risquèrent à regarder un instant en arrière et virent le Noir, au fond, qui brandissait son couteau et hurlait. Riccetto et Marcello dévalèrent l'autre versant toujours en courant et n'en finissaient pas de rire en se regardant l'un l'autre ; au point que Riccetto dégringola dans la poussière ; en ricanant, il regardait Marcello et criait : « Bon Dieu d'bon Dieu, Marcè, t'es paralysé ? »

Dans c'te fuite, ils avaient débouché sur le quai du Tibre juste en direction de la façade de San Paolo qui brillait encore faiblement au soleil. Ils descendirent vers le Parco Paolino grouillant au fond, entre les petits arbres, d'ouvriers et de soldats en permission qui descendaient de la Cecchignola, et rasèrent les murs de la basilique sur un bout de route vide et mal éclairé. Un aveugle, le dos appuyé contre le mur et les jambes affaissées sur le trottoir, demandait l'aumône.

Riccetto et Marcello s'assirent plus loin sur le bord du trottoir, pour reprendre leur souffle, et le vieillard, entendant des gens près de lui, reprit ses lamentations. Il avait les jambes écartées et, au milieu, sa casquette pleine de pièces. Riccetto poussa Marcello du coude en la lui indiquant.

– Vas-y mollo, marmonna Marcello.

Quand leur essoufflement se fut un peu calmé Riccetto recommença à le pousser du coude, d'un air irrité, en faisant un geste avec la main comme pour lui dire :

– Ben quoi, c'qu'on fait ?

Marcello haussa les épaules pour lui dire de se débrouiller. Riccetto lui lança un regard de compassion, rouge de colère, puis il lui dit à voix basse :

– Attends-moi là-bas.

Marcello se leva, et alla l'attendre de l'autre côté de la rue, sous les arbres. Quand Marcello se fut éloigné, Riccetto attendit le moment où plus personne ne passait, attrapa la poignée de pièces dans la casquette et fila en vitesse. Dès qu'ils furent en lieu sûr, ils se mirent à compter les pièces sous un réverbère : il y avait presque un demi-sac.

Le matin suivant, le couvent des Religieuses et d'autres immeubles de via Garibaldi furent privés d'eau.

Riccetto et Marcello avaient croisé Agnolo à Donna Olimpia devant l'école primaire Franceschi en train de taper dans un ballon en compagnie d'autres garçons avec la lune pour seul éclairage. Ils lui dirent d'aller chercher la pompe à pneus. Ce dernier ne se le fit pas dire deux fois. Puis ils descendirent tous les trois vers Trastevere, en traversant San Pancrazio, à la recherche d'un coin tranquille : ils le trouvèrent via Manara qui, à cette heure-là, était complètement déserte. Ils purent se mettre au travail autour d'une bouche d'égout sans que personne vienne leur casser les pieds. Ils ne s'alarmèrent même pas quand là-haut un balcon s'ouvrit brusquement et une vieille à moitié engourdie et toute fardée commença à crier :

– Qu'est-ce vous faites là en bas ?

Riccetto leva un instant la tête, et lui fit :

– M'dam', c'est rien, c'est l'mystère d'l'égout bouché !

Ils avaient déjà terminé, ils prirent la plaque entière, Agnolo et Ricchetto la chargèrent sur leurs dos et ils s'en allèrent tranquillement vers une maison délabrée sous le Janicule, un vieux gymnase en ruine. Il faisait noir, mais Agnolo connaissait bien l'endroit et il trouva la massue avec laquelle ils mirent la plaque en pièces.

Il s'agissait maintenant de trouver l'acheteur ; une fois de plus ce fut Agnolo qui débrouilla l'affaire. Ils descendirent par l'impasse des Cinque qui, à part quelques ivrognes, était entièrement déserte. Sous les fenêtres du chiffonnier, Agnolo, les mains en entonnoir autour de la bouche, appela : « Oh, Antò ! » Le chiffonnier se montra, puis descendit et les fit entrer dans sa boutique où il pesa la fonte et leur donna deux mille sept cents lires, pour les soixante-dix kilos qu'elle pesait. Tant qu'ils y étaient, ils voulurent bien finir les choses. Agnolo courut au gymnase prendre la petite hache, et ils se dirigèrent vers les escaliers du Janicule. Là, ils soulevèrent le couvercle d'un égout et descendirent à l'intérieur. Avec le manche de la hache ils écrasèrent le tuyau pour arrêter l'eau, puis ils le coupèrent en en arrachant cinq ou six mètres. Dans la cour du gymnase, ils l'écrasèrent complètement, le réduisirent en plusieurs morceaux, le fourrèrent dans un sac et le portèrent au chiffonnier, qui le leur paya cent cinquante lires le kilo. Vers minuit, les poches pleines de fric, ils remontèrent tout contents aux Gratte-ciel. Là-haut, Alvaro, Rocco et les autres jeunes jouaient aux cartes au fond de la cage d'escalier, accroupis ou vautrés en silence sur le palier au rez-de-chaussée du logement de Rocco qui donnait sur l'une des nombreuses cours intérieures. Pour rentrer chez lui, Agnolo devait passer par là. Ricchetto et Marcello l'accompagnaient et ils s'arrêtèrent donc pour jouer avec les grands à *zecchinetta*, une sorte de

chemin-de-fer. En un peu plus d'une demi-heure ils avaient perdu tout leur fric. Pour pouvoir aller s'amuser en bateau au Ciriola, il leur restait, par bonheur, le demi-sac fauché à l'aveugle, que Riccetto avait caché dans ses chaussures.

* * *

– Voilà la marmaille ! dit sur la barge un jeune homme en les voyant descendre le long du quai brûlant.

Riccetto ne résista pas à la tentation de se jeter sur la balançoire pour s'y bercer un peu. Mais il cavala immédiatement en bas pour rejoindre les autres, qui avaient déjà descendu la courte passerelle et étaient en train de donner les cinquante lires à la femme d'Orazio, dans l'établissement de bains qui flottait sur l'eau du Tibre. Giggetto les reçut mal.

– Flanquez-vous là, dit-il : et il indiqua pour eux trois une seule petite cabine – ils hésitaient.

– Qu'esse vous attendez ? s'emporta Giggetto, allongeant le bras la paume tendue vers eux comme pour leur signifier à quel point leur comportement était indigne : Alors quoi ? z'attendez que j'vous déshabille moi là ?

– Qu'il s'aille s'crève, marmonna Agnolo entre ses dents : et il passa sa chemise par-dessus sa tête, l'ôtant sans plus attendre – entre-temps Giggetto continuait :

– C'té casse-couilles de mioches... s'on pouvait tous vous crever, vous et vous envoie...

Mortifiés, les trois casse-couilles se déshabillèrent et restèrent nus, leurs vêtements à la main.

– Ben ? hurla le maître-nageur sortant de derrière son comptoir, et alors ?

Ils ne savaient pas comment qu'on faisait. Giggetto leur arracha leurs vêtements des mains, les jeta dans la cabine et la referma à clé. Son gamin, le petit, regardait les trois nouveaux en ricanant. Les autres jeunes qui s'attardaient là tout nus, certains dans des slips ballants, d'autres se peignant devant le petit miroir, d'autres encore en chantonnant, les regardaient du coin de l'œil comme pour dire : « Oh, les gaillards ! » Dès qu'ils eurent noué autour de leurs flancs les bouts de leurs slips trop larges, ils giclèrent hors du vestiaire et se regroupèrent près de la balustrade en fer de la barge. De là aussi on les chassa aussitôt. Orazio en personne était sorti de la partie centrale où se trouvait le bar, avec sa jambe paralysée et son visage taché de sang.

– Saloperie de saloperie, hurla-t-il, combien d'fois j'dois vous dire d'pas rester là ? La balustrade peut casser.

Ils filèrent plus loin, passèrent devant le tapis de la douche, suivis par les cris d'Orazio qui continua à hurler pendant dix minutes assis dans sa chaise en osier. À l'intérieur, des jeunes gens jouaient aux cartes, d'autres fumaient assis les jambes sur des tables bancales. Au bout de la petite passerelle qui reliait la barge à la rive, le petit chien d'Agnolo les attendait tout joyeux, la langue pendante. Cela consola les trois mariolles qui se mirent à courir le long de la haute muraille, poursuivis par le chien. Ils s'arrêtèrent un moment près du plongeoir, puis se remirent à courir vers le Ponte Sisto. Il était encore très tôt : une heure et demie, même pas, et à Rome il n'y avait que le soleil.

De la Grande Coupole, derrière le Ponte Sisto, à l'Île Tiberina derrière le Ponte Garibaldi, l'air était tendu comme la peau d'un tambour. Dans ce silence, entre les hautes murailles qui sous la chaleur du soleil pouaient comme des pissotières, le

Tibre coulait jaune comme poussé par les déchets qu'il charriait. Les premiers à arriver, après les six ou sept employés qui étaient restés toujours sans bouger sur la barge, furent les grands bouclés de Piazza Giudia. Vinrent ensuite les Transtévérins, déboulant du Ponte Sisto, en de longues files, à moitié nus, hurlant et riant, toujours prêts à cogner quelqu'un. Le Ciriola se remplit, à l'extérieur, sur la petite plage sale et, à l'intérieur, dans les vestiaires, au bar, sur la barge. Grouillant comme vermine. Deux douzaines de gamins étaient attroupés autour du plongeoir. Les premiers carpés, les pirouettes, les cabrioles commencèrent. Le plongeoir n'était qu'à un mètre et demi de hauteur, à peine plus, et même les gamins de six ans pouvaient plonger. Certains, passant par le Ponte Sisto, s'arrêtaient pour regarder. Et au sommet de la muraille du quai du Tibre, à califourchon sur le parapet sur lequel retombaient les platanes, quelques gamins, sans le sou pour descendre, regardaient. La plupart étaient encore allongés sur le sable ou sur le peu d'herbe rouillée qui était restée au pied de la muraille.

– L'premier à la queue ! – cria à tous ceux qui étaient vautés à l'entour un petit basané velu, en se mettant debout : mais seul Nicchiola l'écouta.

Il s'élança avec son dos courbé et tordu, et se laissa choir dans l'eau jaune sur les fesses, les jambes et les bras écartés. Les autres, en faisant claquer leur langue d'un air de mépris, dirent au basané : « Pouss'toi ! » puis, quelques instants plus tard, se traînant pleins de flemme, ils se levèrent et comme un troupeau de moutons grimpèrent vers l'emplacement de sable sous la balançoire, devant la barge, pour regarder Monnezza qui, les pieds dans le sable brûlant, et rougi par l'effort sous les deux haltères, était en train de soulever un poids de cinquante kilos au milieu d'un régiment de gamins.

Ne restèrent au plongoir que Riccetto, Marcello, Agnolo et quelques autres, avec le chien, qui était le benjamin du groupe.

– Eh ben ? fit Agnolo d'un air menaçant à l'adresse des deux autres.

– Qu'ils s'aillent s'crève ! dit Riccetto, quoi, t'es pressé ?

– Qu'ils s'aillent s'crève à toi ! dit Agnolo, et qu'esse qu'on s'est venu faire ?

– Là, on s'baigne, dit Riccetto, et il s'en alla au bout du tremplin regarder l'eau.

Le chiot le suivit. Riccetto se retourna :

– T'y vins toi aussi ? lui dit-il affectueux et joyeux, t'y vins toi aussi ? – le chien en le regardant dans les yeux remua la queue.

« Tu veux t'faire l'plongeon, hein ? dit Riccetto – il le saisit par le poil et le poussa sur le bord : mais le chien recula. T'as peur, dit Riccetto, bon, j'te fais pas faire l'plongeon, va ! – le chien continuait à le regarder tout trépidant. Mais qu'esse tu me veux ? – continua Riccetto d'un ton protecteur, penché vers lui, – sale déguenillé d'un griffon ! – il le caressait, lui grattait le cou, lui passait la main entre les dents, il le tirait. T'es moche, t'es moche ! lui criait-il affectueusement – mais le chien, sentant qu'on le tirait, avait un peu peur et bondissait en arrière. Que non, lui dit alors Riccetto, j't'y jette pas à l'eau !

– Alors, tu plonges ou quoi, Riccè ? lui lança ironique Agnolo.

– Laisse-moi pisser d'abord, répondit Riccetto, et il alla pisser contre la muraille : le chien lui courut derrière et resta à le regarder les yeux brillants et agitant sa queue frétilante.

Agnolo prit alors son élan et plongea.

– Qu'ils s'aillent s'crève ! cria Marcello le voyant tomber tout de travers sur le ventre.

– Merde à moi, cria Agnolo ressortant la tête au milieu du fleuve, quel plat !

– J'vais lui faire voir moi comme qu'on plonge ! cria Riccetto – et il se jeta à l'eau. Je l'ai fait comment ? cria-t-il à Marcello en émergeant.

– Les jambes trop écartées, dit Marcello.

– J'vais essayer, fit Riccetto et il grimpa sur la rive.

À ce moment-là, ceux qui faisaient du ramdam autour de Monnezza qui soulevait les poids se déplacèrent en masse vers le plongeur : ils avançaient avec un rictus sûr et railleur, en crachant, avec les plus petits qui leur sautillaient autour ou roulaient sur le trottoir entortillés les uns aux autres. Il y en avait plus d'une cinquantaine et ils envahirent la petite étendue d'herbe sale autour du plongeur : Monnezza s'élança en premier, blond comme la paille et couvert de furoncles rouges, et il fit un carapé de toute beauté : Remo, Spudorato, Pecetto, Ciccione, Pallante le suivirent, sans compter les plus jeunes, qui ne déparaient en rien, et même qu'Ercoletto, de l'impasse des Cinque, était le meilleur de tous : il plongeait en courant le long du plongeur sur la pointe des pieds et les bras ouverts, léger, comme s'il dansait. Boudeurs, Riccetto et les autres allèrent s'asseoir plus loin sur l'herbe brûlée, et ils regardaient en silence. Ils étaient comme de la mie de pain dans une fourmilière : et mécontents de devoir rester à l'écart à s'taper c'te boucan. Ils étaient tous debout, les cuisses tachées de boue, les slips collés à la chair et l'œil sarcastique en train de s'regarder et d'se crier leurs « s'aïlle s'crève » : avec sa face méchante, aussi ronde qu'un œuf, Ciccione s'élança et, glissant

sur le bord de la planche au moment où il tombait dans l'eau, il hurla d'un rire féroce :

– Crevez tous tant que vous l'êtes ! – Et Remo, sur la rive, secouant la tête, marmonna joyeux :

– Crève-toi, toi, quelle force que t'es !

Bassotto lui aussi tout près, le long du trottoir, ricanait, quand il reçut en plein dans ses boucles une boulette de boue.

– Allez vous crève tous c'que vous l'êtes ! hurla-t-il se retournant furieux.

Mais il ne trouva pas de qui ça venait, parce que tous regardaient en riant vers la rivière. Peu après une autre boulette lui gicla sur la tête.

– Allez tous vous crève, cria-t-il – il alla chercher noise à Remo.

– Qu'esse tu veux, lui fit l'autre, la mine vexée, crève toi-même et tes vioques !

Mais un instant plus tard des petits morceaux de boue lancés à toute force fendaient l'air tous azimuts : des gars, dans la boue jusqu'aux genoux, en lançaient du bas vers le haut contre la corniche de pleines poignées, faisant gicler tout autour une pluie de vase : d'autres, assis l'air indifférents, un peu à l'écart, lançaient des boulettes en traîtres, les faisant siffler comme des coups de fouet. « Qu'allez tous vous crève ! » hurla Remo, au milieu de la mêlée, furieux, en se bouchant un œil avec la main, et il courut se jeter à l'eau pour se débarrasser de la boue qui s'était coincée entre ses paupières : le voyant plonger, Monnezza le poursuivit en criant, lui, cette fois : « L'premier à la queue. » Il se jeta dans l'eau en se pelotonnant sur lui-même et en roulant en l'air, et tomba au ras de l'eau en tapant fort avec le dos, les genoux et les coudes.

– Va donc t’crève ! rit en plissant le front Spudorato – il s’élança et fit le même saut. Pallante ! cria-t-il.

– Et pourquoi qu’j’d’aurais ? dit Pallante.

– Ah, le lâche, crièrent depuis le fleuve Spudorato et Monnezza.

– Qu’ils s’aillent s’crève, tous, marmonnait entre-temps Riccetto à l’écart.

– Ben, qu’esse on fait ? dit Agnolo, dur.

Le seul des trois qui savait ramer était Marcello. C’était à lui d’amorcer la manœuvre. Ils allèrent s’asseoir sur le tas de vieilles périssaires esquinées.

– Marcè, fit Agnolo, nous qu’on t’attend, allez.

Marcello se leva et alla tournailler autour de Guaione, qui était déjà à moitié saoul au fond de la barge en train de trafiquer avec son petit couteau.

– C’est combien ‘ne barque ? lui demanda-t-il à brûle--pourpoint.

– ‘N billet de cent et demi, répondit Guaione sans lever les yeux.

– Vous m’la donnez, ou quoi ? dit Marcello.

– Dès qu’elle rentre. L’est partie.

– Faut longtemps, Guaiò ? demanda Marcello au bout d’un moment.

– Eh, va t’crève, dit Guaione levant ses yeux blancs d’ivrogne, qu’esse bordel j’en sais moi quand qu’el’ revient !

– Puis il jeta un coup d’œil à la rivière en direction du Ponte Sisto. La voilà, fit-il.

– Qu’on paie tou’d’suite ou après ?

– Tou’d’suite, vaut mieux.

– J’vais chercher les sous, cria Marcello.

Mais il n'avait pas tenu compte de Giggetto. C'était un bon maître-nageur pour les grands : mais les gamins, s'ils s'étaient tous noyés, y aurait signé des deux mains. Marcello resta là un bon bout de temps en essayant de se faire entendre, mais l'autre l'ignora complètement. Il remonta décontenancé vers le tas de pénérissoires.

– Comment bordel qu'on fait pour s'prendre les sous ? dit-il.

– Va chez l'patron, hé, connard !

– J'y suis allé, expliqua Marcello, mais il m'écoute même pas !

– Mais c'que t'es con, s'emporta Agnolo en colère.

– Regarde-moi çt'ui-ci, lui répondit Marcello tout frémissant, tendant vers lui sa paume, comme Giggetto juste avant avec eux, pourquoi qu't'y vas pas, toi ?

– Vous allez vous cogner, philosofa Riccetto.

– J'y flanquerais, que si, 'n coup de poing, à c'te connard-là ! dit Agnolo.

– J't'ai déjà dit, mais pourquoi t'essaies pas, fils d'morue, parapule !

Agnolo partit affronter Giggetto et aussitôt après revint avec un billet de cent et demi et une *nazionale* allumée entre les lèvres. Ils allèrent attendre la barque près de la balustrade, et dès qu'elle accosta et que les autres garçons furent descendus, les trois embarquèrent. C'était la première fois que Riccetto et Agnolo naviguaient.

Au début, la barque ne bougeait pas. Plus Marcello ramait et plus elle restait immobile. Puis, tout doucement, elle commença à se détacher de la barge, allant de-ci de-là comme si elle était ivre.

– Oh, malheureux, criait Agnoletto de tous ses poumons, c'est ça ramer ?

La barque semblait devenue folle et tournait au hasard en amont ou en aval, un peu vers le Ponte Sisto, un peu vers le Ponte Garibaldi. Mais le courant l'entraînait surtout à gauche vers le Ponte Garibaldi, même quand la proue virait par hasard de l'autre côté, et Guaione apparut à la rambarde de la barge commença à crier quelque chose, les tendons du cou prêts à éclater.

– C'te connard, continuait à crier Agnolo à Marcello, qu'y vont nous ramasser à Fiumicino !

– Ne me casse pas les c..., disait Marcello se crevant sur les rames qui tantôt claquaient hors de l'eau tantôt s'y enfonçaient jusqu'au manche, – essaie, toi, allez !

– J'suis pas d'Ostie, moi ! hurla Agnolo.

Pendant ce temps, le Ciriola prenait de la distance, chancelant à la poupe du petit bateau : sous le vert des platanes, la muraille commençait à apparaître dans toute sa longueur du Ponte Sisto au Ponte Garibaldi, et les gars éparpillés le long de la rive, qui à la balançoire, qui sur le plongeur, qui sur le radeau, rapetissaient toujours plus et on n'arrivait plus à discerner leurs voix.

Le Tibre entraînait la barque vers le Ponte Garibaldi comme une des caisses de bois ou des carcasses qui s'en allaient au fil du courant ; et sous le Ponte Garibaldi on voyait l'eau mousser et tourbillonner entre les bas-fonds et les récifs de l'Île Tiberina. Guaione s'en était rendu compte et continuait à crier de sa grosse voix rouillée depuis le radeau : la barque était maintenant parvenue à la hauteur du poulailler où, à l'intérieur de l'enclos de piquets, barboyaient les gamins qui ne savaient pas nager. Alertés par les cris de Guaione, Orazio et quelques autres mollassons sortirent de la baraque centrale pour regarder la scène. Orazio se mit lui aussi à gesticuler :